

# L'ANCIEN GUIGNOL

Journal Hebdomadaire, Politique, Satirique, Littéraire et Illustré

RÉDACTION ET ADMINISTRATION  
A LYON

44, Rue de la République, 44  
BOITE DANS L'ALLÉE

VENTE EN GROS

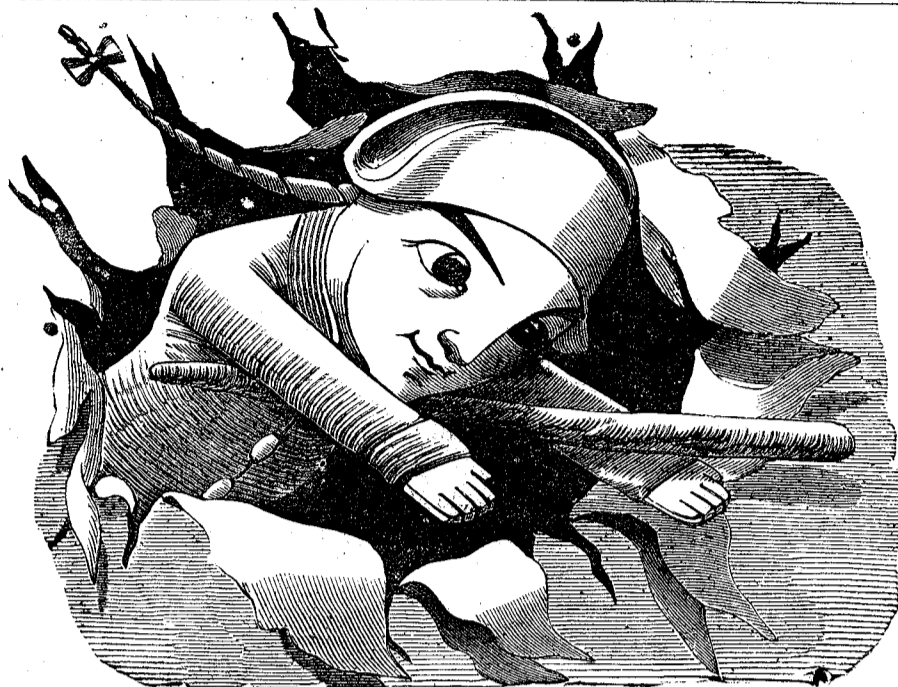
1, Rue de Jussieu, 1  
et chez tous

les Libraires et Marchands de Journaux

Les ANNONCES sont reçues

A l'Agence de Publicité V. FOURNIER  
Rue Confort, 14

Pour être admis à faire des armes dans l'arène de Guignol, point n'est besoin d'être académicien. Des idées, du neuf, des balançoires, des coups de bâton ou de bec, mais sans scandale, voilà le programme.



RÉDACTEUR EN CHEF

GEORGES LETELLIER

ABONNEMENTS

	Six mois	Un an
France. . . . .	5 fr.	10 fr
Etranger, port en sus.		

Les manuscrits non insérés seront voués  
à un feu d'artifice spirituel

Pour être admis à faire des armes dans l'arène de Guignol, point n'est besoin d'être académicien. Des idées, du neuf, des balançoires, des coups de bâton ou de bec, mais sans scandale, voilà le programme.

## LE HOMARD A LA COPPÉE

*C'était un tout petit homard des Batignolle.  
Nous l'avions acheté trois francs, place Breda.  
En vain, pour le payer moins cher, on marchandait;  
Le fruitier, cœur loyal, n'avait qu'une parole.*

*Nous portions le cabas tous deux, à tour de rôle.  
Comme nous arrivions aux remparts, Amanda  
Entra dans un débit de vins et demanda  
Deux setiers. Le soleil dorait sa tête folle!*

*Puis, ce furent des cris, des rires enfantins.  
Elle avait un effroi naïf des intestins  
Dont, je dois l'avouer, l'odeur était amère...*

*Nous revînmes le soir, peu nourris, mais joyeux,  
Et d'un petit homard nous fîmes trois heureux,  
Car elle avait gardé les pattes — pour sa mère!*

DOCTEUR CAMUSET

## V'LA LE PRINTEMPS

Non, vrai, ces astrologues n'ont de z'idées rudement bigornes. Ont-y pas le toupet de cogner dans leurs armanachs que nous sont aujourd'hui en printemps. C'est hier que ce gône n'esse arrivé, tout joufflu, avé de joues gonflés comme de berthes.

Le printemps, à ce qu'on m'y a dit, c'est une saison chenuse, fleurie, le réveil des bardannes et des bardoires, et des sentiments imperpétueux dans le gaillot de l'esistence. Le printemps a des z'oeils de miel, c't'année, le gône a fait de pied failli, ou bien c'est ce vieux grolasson d'hiver qui veut pas s'escanner. Paraît qu'y se trouve bien à Lyon, c'te vieille couenne.

C'est z'égal, il aurait bien pu ficher le camp. Les façons sont assez mal payées et y a assez de méquiés arrête pour qu'on y pusse se chauffer, au soleil du p'pa bon Guieu.

Cristi, z'enfants, ça frisque encore bigrement. La bise vous arquepince la frimousse, on se gossidule dans la piautre, la pluie vous tombe sus le casaquin, et tout ça n'amène de carcassements, de fièvres typhooques, cérébroques, les penauds moniques, les lièvres-au-gîte, les pleurez-y, toutes ces saloperies éventées par les merdecins pour embêter, sarabouler, démarcouer le pauvre monde. N'en v'là de cavets que sont contents à c't'heure, et les potringueurs les phormaciens! C'est de méquiés que vont pas chômer de trame. Le sirop de mou de veau, la crevalessière, la pâte de régatine, la crème Simon, le jus noir, la pâte

de limace. N'en va-t-on s'en fourrer par le bec de ces gognandises pharamineuses, de c'te sampille-rie de remèdes.

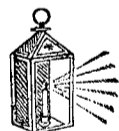
Non, c'est pas le moment. Les gônes que sont pas heureux attendront un temps chenuret, et crac, toujours du froid, nom d'un rat!

Pour ceusses que n'ont pas leur profonde garnie, que leur questin est vuide, c'est pas canand ce froid que nous sigrolle. Ceusses que n'ont cogné au clou leur dernier panaire, leurs paillasses et leurs matelas; que roupillent déjà sur les carreaux, tous les pauvres mamis que gagnent peu, mais n'ont tout de même de z'envie de chiquer, comment donc qui feront, ces belins, si l'hiver veut pas s'naller.

Car, messieurs les astrologues, faut bien vous maginez que dans c'te nation française ousque nous trimballons not' viande, g'na de malheureux tout plein, que n'ont quasiment rien à se fourrer dans la rue du pain et que dansent devant l'ar-moire.

Dites donc au Ciel qui voye un peu à ça, et si vous rencontrez, par hasard, le printemps en route que s'amuse à jouer à la fiarde ou à quinet, flanquez-y, messieurs, sauf le respect que vous y devez, un grand coup de pied au cul pour que s'amène un peu vite voir.

Jean GUIGNOL.



## Chez les Folles

Un savant a découvert que le carnaval était la fête des aliénés. Ce n'est guère flatteur pour les gens chics, cachés sous le loup ou sous le domino, qui ont monté jeudi le grand escalier de l'Opéra. C'est pourquoi, le jour de la mi-carême, la Salpêtrière a fait concurrence à Bullier. Evohé! les recluses! Sous des oripaux étrangement assemblés, idioties et démentes ont dansé le quadrille infernal ou la valse qui met en extase les histériques. Devant M. Legrand du Saulle, les dominant de sa haute taille, elles ont défilé, riant de leurs accoutrements bizarres, s'amusant de la nouveauté de leurs toilettes, éblouies par le clinquant des chiffons — folles faisant les folles.

On avait caché les murs tristes sous des guirlandes de fleurs; il y avait des buffets chargés de gâteaux et l'on versait à qui en souhaitait une boisson bienfaisante. Elles n'étaient ni rudoyées, ni battues, et, le matin, on avait suspendu les douches.

Ainsi, le carnaval qui rend fous les sages, rend sage les fous.

Cette fête nous vaut, chaque année, des chroniques pittoresques et larmoyantes. Les heureux lisent avec joie ces récits qui les débarrassent d'un cauchemar. Ah! pensent-ils, que ces fous sont donc bien traités; des bals et des lunchs, c'est à donner envie de perdre la raison! Et sur ce tableau riant, on referme son journal, reportant ailleurs sa pitié.

On ne cherche pas à tirer un enseignement de cette fête si triste dans sa joie.

Il paraît qu'avec le dernier coup d'archet, « le sommeil s'abat sur les fronts sans pensée » et que « le rêve continue, chassant pour un moment les visions falotes, les hallucinations, les délires persécutés ou les mélancolies de la démence. » Si cela est vrai, si ces sarabandes, ces mesures musicales, ce rayon de gaieté amènent l'oubli avec le sommeil, pourquoi cette fête n'a-t-elle lieu qu'une fois par an? Les médecins reconnaissent que les distractions produisent des effets salutaires, ils les réservent exclusivement pour la mi-carême. Si, chaque jour, il était impossible, à cause de la surexcitation nerveuse, d'organiser ces réjouissances, que ne le fait-on à certaines dates rapprochées? Jettera-t-on jamais assez de fleurs sur les gouffres béants où ces intelligences ont sombré?

Nous croyons sans peine qu'un peu de musique et quelques mets friands valent mieux que les douches. Une fois par an, ces malheureux, habitués aux dures paroles, pliés sous une discipline de fer, sont traités avec égard; les gardiens se font bienveillants, on leur parle un sourire sur les lèvres. Et comme on est bon; ils sont sages.

La valetaille officielle se fait violence dans l'asile, ce jour-là; car ce ne sont pas les fous qu'on a voulu divertir, mais soi-même et ses invités. Des dames du monde assistent à cette matinée, bien plus intéressante que les autres. Un bal dansé par des fous, ça vaut ces représentations à bénéfice avec des étoiles dans les plus petits rôles.

Les chefs de service détaillent leur personnel, racontent la genèse des démentes devant les déments et permettent même qu'on fasse des essais: « Touchez-la au coude, elle s'évanouira! » Si des visiteurs gardent le respect dû à ces malades, d'autres s'en amusent: des petits rires imbéciles soulignent des sottises inconscientes.

Le spectacle gratuit des folles offert à quelques privilégiés est une honte.

On ne joue pas avec la douleur; on ne s'amuse pas avec des fous. Puis une leur vacillante demeure au fond des cerveaux les plus obscurs. Il y a des instants où le fou comprend qu'il est fou. C'est assez qu'il se voie alors, dans son cabanon au milieu des irresponsables dont il n'a à subir ni le dédain ni la pitié. Mais quelle douleur pour lui si son intelligence revit à l'heure même où les visiteurs sont là, s'il comprend pourquoi on le regarde avec des yeux surpris, s'il devine qu'il est la bête curieuse qu'on vient voir de loin.

C'était à Bron. Accompagné d'un interne, je visitais le préau des folles. J'en vis une, à notre aspect, se reculer dans un coin et se cacher les yeux avec ses bras. Pour nous faire voir son visage d'un pur ovale et d'une expression angélique, on lui fit baisser les bras de force; elle obéit et nous vîmes sur ses joues décolorées descendre deux grosses larmes. Elle avait conscience qu'elle était folle et que nous la regardions.

Sauf aux parents voyant les leurs seul à seul, les asiles doivent être fermés au public. Il est indécent d'y admettre des étrangers et de donner des fêtes dont le plus clair profit est d'amuser des curieux.

Octave LEBESGUE.

## DEUX PENSIONNÉES

La riche madame Pelletan a été dotée d'une pension de 6,000 fr.; madame Niepce, veuve de l'inventeur de la photographie, touchait un secours de 500 fr.: on a transformé ce secours en pension.

La photographie est une des plus grandes découvertes du siècle: elle honore la France. Son auteur mourut pauvre et laissa sa veuve sans ressources; il avait consacré toute sa fortune à la réussite de son œuvre. Madame Niepce est septuagénaire.

Si au lieu de faire de la science Niepce eût fait de la politique, s'il eût été questeur au lieu d'être inventeur, sa veuve serait riche et on lui donnerait une pension douze fois plus forte.

Il est vrai que Niepce n'eût laissé derrière lui qu'un nom, et encore.

COGNE-DRU.

## LE DIVORCE DE LASSALLE

Notre compatriote, le chanteur Lassalle, vient de rompre en droit une union qui, en fait, est rompue depuis le 29 juillet 1876.

Les considérants de ce jugement sont un tissu de grossièretés voulues et d'expressions vulgaires. C'est de l'insolence bête dans un jargon vieillot. Il n'est pas un homme de cœur, pas une femme — la plus outragée dans ses affections — qui ne tiennent le rédacteur de ces *attendus* pour un malappris. Voici le morceau dû à l'éloquence d'un Aubépin peu poétique:

« Attendu qu'un jugement de la 4<sup>e</sup> chambre de ce tribunal, rendu contradictoirement le 29 juillet 1876, a prononcé la séparation de corps d'entre les époux Lassalle, à la requête de la défenderesse, à raison des injures graves dont son mari s'était rendu coupable envers elle en entretenant des relations scandaleuses avec des femmes de mauvaises mœurs;

« Attendu qu'au lieu d'atténuer ses torts depuis cette époque, Lassalle n'a fait que les aggraver par une conduite persistante et notoire;

« Qu'il vit actuellement en concubinage et que la dame Lassalle a juste sujet de craindre que le but poursuivi par son mari en demandant la conversion en jugement de divorce du jugement du 29 juillet 1876 ne soit d'arriver à contracter mariage avec la concubine;

« Attendu que cette éventualité, si elle venait à se réa-

liser, serait tout à la fois outrageante pour la défenderesse et contraire à la morale publique;

« Que dans ces circonstances, la dame Lassalle est fondée à demander au tribunal d'en prévenir l'effet, en rejetant purement et simplement la demande intentée contre elle par son mari;

« Par ces motifs,

« Déclare Lassalle mal fondé en sa demande, s'en déboute et le condamne aux dépens.

« Relations scandaleuses », « femmes de mauvaises mœurs », « conduite persistante et notoire », « concubinage »: tel est le style de la morale publique.

Ce n'est pas seulement une question de tact; il faut regarder plus haut.

M. Lassalle est séparé de sa femme. Mais pour n'être plus — que de par la loi — le mari de M<sup>me</sup> Lassalle, il est un homme. Il a d'autres affections; elles sont impures. C'est l'opinion de M. Aubépin. On n'est pas forcé de la partager. Après tout, ne sont-elles impures que parce que la situation du chanteur est anormale. Il ne peut songer à avoir des amours sérieuses; il n'a plus de femme mais, cependant, il n'est pas veuf, et M. Aubépin l'oblige à ne vivre que d'amours de rencontre, bâclant des enfants au hasard des chemins.

Le jugement rendu condamne M. Lassalle à l'*inconduite* forcée. Comment en sortirait-il puisqu'il est marié sans l'être? Veut-on l'obliger à vivre en ermite? Il n'en a pas la vocation. Forcément, il se créera de faux-ménages et c'est l'Aubépin qui l'aura voulu.

Et s'il naît des enfants de ces faux-ménages? Tout est possible, surtout ça: il n'aura pas même la ressource de les reconnaître. Car M<sup>me</sup> Lassalle qui hait son mari — peut-être pas sans motifs — se venge en gardant sa chaîne. Elle reste l'esclave de son passé pour qu'il reste, lui, l'esclave de son serment. Elle ne sera plus sa femme jamais, mais lui sera, par le code, son mari toujours. S'il aime avec tendresse, si cet amour est fécondé, la femme aimée sera appelée concubine par l'Aubépin et les enfants bâtarde par la loi.

MADÉLON.

## AU SALON

Dupont et Durand, au pied de l'escalier du Palais Saint-Pierre, ont trouvé un cahier de notes. Ils le publient dans l'espoir que le critique indépendant qui les a perdues puisse savoir où les réclamer.

APPIAN 16. — *Un Soir aux environs de Gènes, marine, naturellement!* c'est joli, joli, mais d'un lâché qu'on ne pardonnerait pas à un débutant. M. Appian me rappelle les acteurs à la quinze-centième représentation. Ils savent si bien leurs rôles

qu'ils jouent sans y penser. Adieu la conviction des premiers jours, adieu la sensation vraie, adieu l'imprévu! Il ne reste plus que de l'adresse et du convenu. Mais cela suffit pour la vente et que voulez-vous de plus?

Par exemple, j'admire sans réserve les fusains de ce maître. Celui qu'il expose cette année est comme toujours une merveille d'exécution. C'est la science des valeurs poussée à ses extrêmes limites. Il n'est pas possible étant donné du noir et un fond de papier jaunâtre de trouver une plus grande variété de tons intermédiaires. C'est la nature même rendue avec du charbon. La couleur y ajouterait peu de chose. En voyant les fusains d'Appian, je suis tenté de prendre au pied de la lettre cette parole d'un maître: Il n'y a pas de couleur, il n'y a que des voleurs.

DE LOBRÉLY, 103. — *L'éducation d'un brave.* — En voilà un qui s'en fiche des voleurs! pourvu qu'il réussisse un morceau de velours ou de satin, le reste lui est bien égal. La preuve c'est qu'il n'a pas craint de plonger un petit bonhomme si bien habillé dans un océan de boue grisâtre; et le plus fort, c'est que le petit bonhomme n'en reçoit pas une éclaboussure. Après tout, cela fait peut-être partie de l'éducation d'un brave.

Quant aux cinq panneaux décoratifs, ils sont en retard: ces articles-là ne s'exposent qu'aux étrennes et encore est-ce à la vitrine des confiseurs.

ROMAN, 533. — *Promenade à âne.* — Une originalité voulue. Le procédé de M. Roman consiste à séparer ses couleurs sur la toile comme elles le sont sur une palette, et le ton final n'est que le résultat du contact immédiat des couleurs, et non de leur mélange préalable.

M. Roman applique avec succès ce procédé au plein air. Il obtient, de ce fait, une grande transparence dans les ombres, en même temps qu'une belle coloration.

Toutefois, son exposition de cette année est peu faite pour faire ressortir les qualités de cette peinture. La promenade à âne est d'une composition malheureuse, les premiers plans, absolument insignifiants, occupent toute la place. C'est une revanche à prendre.

SCOHY, 564. — Est-ce bien *Psyché secourue par l'Amour*, ou une vue des environs de Sodôme pendant la canicule? Ces personnages roses et nus, assez mal bâtis, se tordant l'un sur l'autre dans un paysage violet.

Etrange! bien étrange!...

### FEUILLETON DE L'ANCIEN GUIGNOL

## LES DOMPTEURS

Un nommé William, dont c'est le métier d'amuser les gens en leur montrant les fauves, a été blessé cette semaine, au Cirque d'Hiver. Un lion lui a posé la patte sur le genou, rien de plus, mais le sang a coulé et le dompteur a failli s'évanouir. Des spectatrices se sont trouvées mal. Après un premier pansement, William a été reconduit à cet hôtel de la rue Geoffroy-Marie où débarquent les montreurs de phénomènes du monde entier. On l'a interrogé comme il convient; il a répondu dans un charabia cosmopolite. Lundi, il reparaitra dans ses cages, très applaudi. Nos mondaines seront là, à l'affût d'une sensation, vexées de n'avoir pas assisté au drame. William, dompteur de lions, recevra quelques billets doux des tigresses à la mode, puis ce sera fini.

L'accident de ce William aura duré l'espace d'un fait divers. On a parlé plus longtemps de Nicolas, mais il avait été complètement dévoré. Les lions du Cirque d'Hiver sont plus sages. A part Sultan qui a eu un instant de légitime révolte, les autres sont des capons.

Un coup de patte, juste de quoi roser le maillot et pâlir le front, la belle affaire. Qu'attendent-ils, ces lions, pour tuer tout à fait William?

\*\*

Le tuer! Oui, c'est leur droit, c'est même leur devoir. William, c'est leur maître, et c'est leur bourreau.

Ils bondissaient en liberté, sous un ciel de feu. Un homme est venu, qui les a pris dans un piège, ou volés tout petits dans la tanière, tandis que la lionne, les narines froncées, attendait au loin le retour du mâle, qui devait rapporter pour le festin des lambeaux de chair saignante. Ils sont devenus des esclaves; on les a vendus sur la marché, un Barnum les a payés comptant et les a emmenés sous les cieux gris d'Europe.

Ce n'était pas assez d'en faire des prisonniers, on en a fait des cabotins. Sauter Margot! saute Sultan! on leur a appris à obéir au doigt et à l'œil et à la cravache. Un monsieur quelconque, chaussé de bottes molles, ayant une culotte de peau et un habit à boutons d'or, un histrion, un pitre de foire a dressé les fauves, comme on dresse des singes. Il les a fait passer dans des cerceaux de papier, sauter des barrières, se coucher à ses pieds et donner la patte.

Et les lions ont obéi.

\*\*

Ils ont même obéi à une femme. A la même place, il y a trois ans, Nouma-Hawa apparaissait au milieu de ses lions, la gorge nue, les bras nus, un maillot couleur chair et au front le diadème doré des reines de féerie. Elle passait sa main constellée de bagues dans leurs crinières et tirait, en souriant, leurs longues barbes, les leur frisait, comme une maîtresse le ferait à ses amants. Elle les appelait par leurs noms: Hector, Patrocle, Achille! Et lents, majestueux, ils se levaient, respiraient l'odeur étrange de

cette femelle superbe et s'allaient coucher plus loin, les prunelles éteintes, sans force, sans révolte, sans passions.

On leur trouvait une excuse: c'était une femme. On se disait, eux si puissants, elle si frêle; la lutte serait inégale, ils le savent bien. S'ils le voulaient, d'un coup de patte ils broieraient la chétive créature, mais ils ont l'amour propre de race et cette Nouma-Hawa est protégée par leur orgueil.

Puis, nous nous croyons des lions aussi, nous; parfois, nous avons les colères des fauves et leur soif de sang, et cependant, qu'elle vienne, la déesse de féerie, ou même la première venue de notre rêve, qu'elle frappe le sol du talon de sa bottine, qu'elle roule de gros yeux, qu'elle ordonne, et nous voilà à ses genoux. Révolutionnaires ou réactionnaires, nous connaissons la dompteuse et nous avons pardonné aux lions de Nouma-Hawa de subir les caresses qui endorment la fierté.

\*\*

Mais obéir à un homme, ô lions! et consentir à ce qu'il pousse l'impudence jusqu'à mettre sa tête dans vos gueules ouvertes, le cou tendu sous les crocs terribles! Pourquoi avez-vous des griffes? A quoi servent donc vos muscles d'acier? Vous êtes six dans une cage; il paraît, et c'est à peine si un sourd grognement apprend à ce despote que vous le méprisez. Il vous traite comme des chiens savants; il vous tient un discours idiot, appris par cœur, et toujours le même; il vous bat, il vous insulte, et vous ne bougez pas.

Ah! ça, les fauves, vous êtes donc aussi lâches que les hommes?

GEORGES LETELLIER.

SICARD, 568-569 — Dans l'Est, en 1871, est une pâle copie de M. de Neuville, *La Cuisine des artistes forains* est une copie non moins pâle de M. Sicard lui-même, et le tout ne dépasse pas la valeur de la plus banale gravure d'un journal illustré. M. Sicard avait fait espérer mieux, mais voilà ; il y a la vente, et il paraît que l'article Sicard se vend bien.

BIDAULT (HENRI), 80-81. — Chez M. Bidault, le côté artistique dépasse de beaucoup le côté marchand ; aussi voyez quel charme agreste se dégage de son *Printemps* et de ses *Ramasseuses de salade*. C'est vu sur nature et rendu avec une expression de vérité qui n'appartient qu'aux artistes de race.

(A suivre.)



## Qui veut une Etoile ?

Par hasard — oh ! tout à fait par hasard — M. Catulle Mendès écrivit un jour pour des petites filles pas vicieuses. C'était un conte charmant, il y était question d'un enfant, de Victor Hugo, d'une étoile et du bon Dieu. Ce dernier personnage est obligatoire dans la poésie vanille.

Voilà : un enfant pleurait, et sa mère ne pouvait le consoler. Victor Hugo passait par là, il entendit ses cris, interrogea l'enfant. Il voulait une étoile, na. Le poète alla trouver le bon Dieu qui, paraît-il, n'a rien à lui refuser, et lui demanda la plus scintillante étoile. Déranger une constellation pour le caprice d'un marmot, jamais de la vie : les astres ne sont pas des jouets. On n'aurait qu'à ne pas la rapporter. Le poète insista, le Père Eternel décrocha et, tout radieux, Victor Hugo donna à l'enfant l'étoile convoitée, en lui disant tout bas : « Si tu la casses, dis que c'est moi ! »

On ne comprendra pas bien cette fable aux faubourgs. Les tout petits, par ces temps de misère, y sont plus occupés à demander du pain que des étoiles. Mais ce conte nous revient en mémoire en lisant l'annonce de l'astronome Palisa :

« M. Palisa a découvert six astéroïdes en 1884 : ce sont les numéros 236, 237, 239, 242, 243, 244. Les cinq premiers ont reçu les noms suivants : *Honorina*, *Celestina*, *Adrastea*, *Kriemhied*, *Ida*.

« Le numéro 244 n'a pas de nom. M. Palisa moyennant 4,250 francs lui donnera le nom que l'on voudra. »

C'est le moment ou jamais de se procurer une étoile. Si votre petit pleure, madame, vous n'aurez plus besoin d'obliger le poète octogénaire à faire le chemin de la voie lactée — la première à droite dans l'avenue Victor Hugo, en passant par l'Arc de Triomphe.

L'idée est nouvelle, gracieuse et mérite qu'on s'y arrête. C'est un cadeau de bon goût à faire à une femme. On n'avait jusqu'alors vendu que des fauteuils d'orchestre, moins cher qu'au bureau, on vend, à présent, des étoiles moins cher que chez le bijoutier. Le diamant n'est jamais que de l'imitation d'étoile et il coûte les yeux de la tête. On ne continuera pas à payer du toc des millions quand le vrai pourra s'acquérir pour quelques sous.

Et c'est un bijou sérieux, recommandé aux courtisanes. Dans leur splendeur, elles ont des colliers, des rivières — les petits ruisseaux font les grandes rivières — des bracelets, des bagues, que sais-je ? La déveine arrive, le prince russe est ruiné. Et l'huissier saisit l'écrin. Un huissier ne pourra pas saisir une étoile. Allez donc mettre les scellés sur la chevelure de Bérénice, sur l'alpha du Centaure et même sur *Adrastea*.

Il faudra par exemple que le nom des étoiles soit inamovible, autrement on les hypothéquerait et elles finiraient par échouer à l'Hôtel-Drouot ; on entendrait alors un expert crier : « Nous vendons Nini-Carotte, étoile de soixante-douzième grandeur, de la constellation de la Vierge, trois mille nous demandons. Il y a marchand à combien ? »

Voyez-vous d'ici ce scandale : une étoile tombant aux mains d'un marchand de bric-à-brac !

Il faudrait entourer cette possession de certaines garanties pour qu'Uranie n'y perde pas la tête. L'astre 244 sera désigné à perpétuité. Si on se mettait à changer aussi souvent le nom des étoiles que celui des rues, c'est pour le coup qu'on s'égarerait dans le bleu. On désignerait du doigt le joli diamant qui étincelle au-dessus de Paris : « Regardez donc Vénus ! — « Vénus ! allons donc ! c'est madame de Prétintailles ! » Io, à l'occasion, pourra s'appeler la baronne d'Ange, à cause de ses antécédents.

Mais non ; le baptême à perpétuité ou rien. Tant pis pour la 244 si elle est nommée Cunégonde.

M. Palisa est un grand esprit il nous rend le ciel accessible. Autrefois les plus riches ne pouvaient se payer que des étoiles terrestres de la constellation des Bouffes ou de l'Eden, étoiles minuscules. Les plus grandes, par un étrange phénomène d'optique, sont les plus invisibles à l'œil, nues. Puis ce ne sont que des étoiles filantes n'ayant point l'éternité pour être fidèles, coûtant fort cher d'entretien et ne brillant pas même d'un feu égal au ciel de lit.

La dernière nébuleuse figurant un maillot dans une revue revient à plus de douze cent cinquante francs — sans compter les chartreuses. — Il est vrai qu'au lieu de se lever la nuit, elle se couche.

Je ne sais qui rêva jadis de tapisser l'horizon d'annonces. Le rêve se réalise et poétiquement. M. Palisa, le Viennois, est tout prêt à fixer au ciel le nom de celle que vous aimez avec une étoile en guise de clou d'or.

CHAMPAVERT.

## LES FLÈCHES DU PARTHE

Ce qui perdra notre confrère Pagès, ce sont les épithètes et les adjectifs. Il les doit redouter plus encore que le latin. Il n'a point l'habitude d'être discuté dans la presse lyonnaise et si, d'aventure ce bonheur lui arrive, il ne dissimule pas sa joie.

Ma dernière boutade me vaut une réplique double en étendue. Elle veut être fort désagréable sans y réussir. Je n'ai honte d'aucun de mes titres passés. Ils ne portent nul ombrage à ma probité littéraire et ne me font point d'adversaires. Ainsi le *Réveil de Lyon*, dont M. Pagès est le collaborateur principal, a offert, il y a un mois, à celui que M. Pagès appelle « l'ancien rédacteur de la *Bavarde* » sa rédaction en chef, qu'il a eu le regret de ne pouvoir accepter.

Mais en ces choses la conscience est seule juge et le tact seul guide...

M. Pagès me reproche de lui avoir donné un vigoureux coup de trique : pas du tout, c'était tout au plus une pichenette. J'ai trouvé que la destruction des draps mortuaires enveloppant les cadavres des assassinées de la rue Say ne valait pas la peine de fouetter un chat et que Marie Rigottier, tout compte fait, n'était plus absolument une vierge.

De là, M. Pagès conclut, que je suis un défenseur des préjugés. Mais c'est vous, au contraire, ô puritain, qui les défendez ces préjugés, en me reprochant avec beaucoup d'adjectifs, d'avoir pincé « un joyeux entrechat sur la mémoire de Marie ». Cette image poétique n'est pas de moi.

C'est justement parce que je n'ai pas de préjugés que la tombe ne met pas une sourdine à mes opinions et que, morts ou vifs, j'appelle un chat un chat et Marie Rigottier une bonne fille.

Et c'est justement parce que je n'ai pas de préjugés que je ne songerais jamais à faire une question d'Etat de la couleur d'un drap mortuaire.

M. Pagès dit encore :

« Avant d'en finir avec le très spirituel rédacteur de la *Bataille*, posons-lui simplement cette question. — Il ne faut jurer de rien. Supposons que Marie Rigottier fût sa parente, ce gouaillier aurait-il le courage de plaisanter aussi légèrement la mémoire de cette pauvre femme ?... »

En vérité, Calino ne ferait pas une demande semblable, en réfléchissant un peu. Il est évident que si Marie Rigottier eût été ma parente, je me serais tu. Les convenances m'eussent fait un devoir du silence.

Seulement, Marie Rigottier n'est pas ma parente et je n'ai pas de ménagements à garder.

Supposons que Bonaparte soit le parent de M. Pagès, cet écrivain politique aurait-il eu le courage d'insulter comme il le fait à la mémoire du défunt empereur ?

G. L.



## HISTOIRE TÉNÉBREUSE

Ah ! le joyeux écrivain que celui qui signe Nemo à l'*Express*. La Lettre Parisienne de vendredi est bien la chose la plus désopilante qu'on puisse dire.

Nemo commence à nous apprendre que le faubourg Montmartre est une autre forêt de Bondy, malheur au passant attardé, ou provincial qui se laisse entraîner dans quelque coin obscur et où l'on peut sans trop de crainte des agents dévaliser un bourgeois et même « l'estrangouiller ».

Je ne veux pas dire que le faubourg Montmartre passé deux heures du matin est anté par la crème des pois, mais on peut encore pourtant s'y promener sans trop de risque. Voilà plus de dix ans que, d'un boulevard à l'autre, les provinciaux n'ont été estrangouillés dans les petits coins obscurs que par les jolis doigts des belles filles peu cruelles aux affamés d'amour.

Mais la plaisanterie de l'*Express* a la spécialité de l'horrible. Avec infiniment moins de style que Paul-Louis Courier, il raconte cette terrifiante aventure. Dans une loge maçonnique on aurait couché un néophyte dans un cercueil, on l'aurait recouvert et descendu dans un caveau, on aurait remonté le cercueil, mais le néophyte était mort.

Nemo prend ses lecteurs pour de rudes niais ; son conte noir est plus grotesque que tragique et Andrieux lui-même n'hésiterait pas une seconde à démentir le trop fécond Gaboriau du journal de M. Hervé.

Mais ce n'est pas fini. Nemo a découvert autre chose. Il a découvert que Gamahu devait être un voleur. Pourquoi ? Parce qu'il s'appelait Gamahu.

« Cependant, dit-il, sans vouloir faire un paradoxe, j'émettrais facilement qu'avec son nom il lui était bien difficile de ne pas devenir un gibier de potence. »

Ainsi, tous les Gamahu vous êtes bien prévenus : vous êtes des gibiers de potence. C'est fatal ; voilà ce qui ne va pas réjouir le critique du *Paris* :

S'appelant Lapommeraye, il deviendra fatalement empoisonneur.

Le chroniqueur de l'*Express* a remarqué que les bandits ont des noms spéciaux, des noms de désinences particulières : j'avoue pourtant n'avoir rien remarqué d'anormal dans Bonaparte. Mais notre auteur cite des anecdotes.

« Dans les dernières années de l'Empire, le hasard m'avait conduit à une audience de la police correctionnelle. On jugeait, ce jour-là, une malheureuse fille publique accusée de vol, et malgré les insistances du président, elle s'entêtait à cacher son nom. Tout à coup, le magistrat qui dirigeait les débats, s'écrie : — Allons, ne persistez pas davantage à dissimuler votre état-civil. — Vous vous appelez Coralie Gamahu, et c'est la seule chose qui puisse excuser la triste profession que vous exercez et l'acte que vous avez commis ! »

Evidemment une femme qui s'appelle Coralie Gamahu est condamnée à faire les cent coups. Le moyen de rester une honnête femme quand on s'appelle Coralie Gamahu ? Y en a pas !

Seulement, songez que le père de Coralie Gamahu devait aussi s'appeler Gamahu, « il lui était bien difficile avec ce nom là de n'être pas un gibier de potence, » or, le père de ce Gamahu devait lui-même s'appeler... Ah ! zut ! il n'y a plus de raison pour s'arrêter... Tous les Gamahu sont voués au crime et c'est le nom qui veut ça.

A ce compte-là, M. Hervé, de l'*Express*, finira par écrire des quadrilles orléanistes sur l'air de l'*Œil crevé*.

Je me demande ce que dirait le rayonnant chroniqueur de l'*Express*, si un monsieur lui disait : « Je ne sais pas si Gamahu est un nom d'assassin, mais je sais bien que Nemo est un pseudonyme de fumiste. »

Nemo se fâcherait : il aurait tort, car le monsieur ne le jugerait que d'après son nom. Il est certain que s'il le jugeait d'après la chronique dont je viens de parler, il se servirait d'une autre expression.

GNAFRON.

## CHRONIQUE DU POULAILLER

### GRAND-THÉÂTRE

Nous avons eu la semaine dernière, au Grand-Théâtre, la reprise de *Martha*, le vieil opéra de Flotow, qui depuis fort longtemps dormait paisiblement dans les cartons du bibliothécaire. La salle était, ce soir-là, assez bien garnie, car le public était curieux d'entendre détailler les roman-

ces du fermier Lionnel par M. Massard notre fort ténor du grand répertoire. L'expérience a, du reste, fort bien réussi pour cet excellent artiste; c'est avec le plus grand goût qu'il a dit la fameuse romance du troisième acte qu'il a dû bisser aux acclamations d'un public enthousiasmé.

A côté de lui, M. Paravey s'est parfaitement tenu à la hauteur de sa tâche.

M<sup>lle</sup> Jacob nous a habitué jusqu'ici à une telle perfection qu'elle n'est plus elle-même à la moindre faiblesse; ce rôle d'ailleurs ne semble pas lui convenir aussi bien. Ce n'est que dans la romance écossaise qu'elle a retrouvé tout le talent et le bon goût qu'on lui connaît.

Quant à M<sup>lle</sup> de Villeraye elle était tout au moins médiocre.

Martha, plus encore que bien d'autres opéras aussi vieux, appartient à l'ancienne école qui tend à disparaître; l'action n'a que peu d'importance et n'est là que pour servir de cadre à deux ou trois romances que tout le monde connaît. Mais, comme je l'ai déjà constaté plusieurs fois, le public commence à perdre le goût de ces vieux procédés et le plus grand intérêt de cette représentation était de voir tenir ce rôle de demi-caractère par notre fort ténor.

Comme je l'ai dit en commençant, M. Massard s'en est tiré à son honneur.

On a eu l'heureuse idée de remplacer le vieux ballet habituel par une composition de notre excellent chef d'orchestre, M. A. Luigini. Nous avons eu ainsi, une fois de plus, l'occasion d'apprécier le talent de compositeur de notre habile maître, qui, du reste, aujourd'hui, n'en est plus à compter ses succès.

Nous ne pouvons que former le vœu — un peu égoïste peut-être — de le voir rester le plus longtemps possible parmi nous.

..

La saison touche à sa fin, Sigurd n'aura plus que trois représentations, puis M. Bérardi, notre baryton d'opéra, va se diriger sur Paris.

Cet artiste vient en effet de signer un engagement avec MM. Ritt et Gaillard et doit créer à l'Opéra le rôle de Gunther dans Sigurd.

Toutes nos félicitations à M. Bérardi.

CÉLESTINS

M<sup>lle</sup> Chalon a dû rentrer à Paris, ainsi Mam'zelle Nitouche a disparu de l'affiche après avoir fourni une assez belle série de représentations.

La direction annonce pour bientôt la première représen-

tation de Clara Soleil qui obtient actuellement au Vaudeville un très grand succès; espérons qu'il en sera de même aux Célestins.

CIRQUE RANCY

Tous les soirs, à 8 heures, grande représentation par tout le personnel de la troupe.

Les jeudi et dimanche, représentation supplémentaire à 3 heures, tout aussi complète que celle du soir.

CIRQUE PLÈGE

COURS DU MIDI

Tous les soirs, à 8 heures, grande représentation par tout le personnel de la troupe.

Les jeudi et dimanche, représentation supplémentaire, à 3 heures, tout aussi complète que celle du soir.

THÉÂTRE GUIGNOL

PASSAGE DE L'ARGUE

Tous les soirs, à 8 heures, représentation variée, terminée chaque soir par le Cheval de Bronze, grande parodie en cinq actes.

POLYTE DU PLATEAU.



Un nouveau restaurant a eu la visite d'un bohème de lettres, qui a voulu profiter des bons plats prodigués, les premiers jours, pour allécher la clientèle.

Il en fait compliment au patron.

— Et le service, monsieur! lui répond celui-ci: vous verrez le service; des garçons de premier ordre, bien dressés. Chez moi, on n'attend pas; on sera servi au doigt et à l'œil.

— Oh! à l'œil me suffirait!

×

Une jeune femme qui insiste pour qu'un vieux monsieur valse avec elle:

— Que préférez-vous, la valse à deux ou à trois temps?...

Le vieux monsieur. — Hélas! madame, la valse n'a qu'un temps!

×

Entre boulevardiers:

— Vous savez quel drôle de mariage va faire notre ami Raoul?... Il demande la main de M<sup>lle</sup> de X<sup>\*\*\*</sup>, une jeune fille qui a failli!...

— C'est vrai, mais on assure qu'elle a obtenu un concordat.

×

Un gros monsieur hèle un fiacre.

Le cocher s'approche; il examine son client et fait la grimace, puis, se ravisant, il disparaît.

— Eh! cocher, n'avez-vous pas entendu?...

— Si, monsieur, mais est-ce que vous prenez ma voiture pour une voiture à quatre places?...

×

Examen de mathématiques.

— Retirez quatre de quatre, combien reste-t-il?

— J'sais pas, dit l'élève.

— Voyons; vous aviez quatre sous et vous les avez perdus, que reste-t-il dans votre poche?

— Parbleu! un trou, monsieur!

×

On cause du sexe féminin — et on en dit beaucoup de mal.

— Les hommes n'ont pas tout à fait tort de nous accuser, s'écrie M<sup>me</sup> B<sup>\*\*\*</sup>; ainsi, moi, je ne connais que deux femmes parfaites.

— Quelle est l'autre? demanda Gustave Ferrieux.

×

Au restaurant.

— Quatre francs pour de simples épinards au jus?

— Monsieur n'a donc pas lu que le Ministre de la guerre venait de supprimer la graine d'épinards!

×

— Y avait-il beaucoup de monde au bal du docteur Blanche?

— Un monde fou!

P.-C.-C.

Le Gône.

Le Rédacteur-Gérant: FERRIEUX.

Lyon. — IMPRIMERIE NOUVELLE, rue Ferrandière, 52.

LES RR. PP. PRÉMONTRÉS

DÉPOT GÉNÉRAL: RONZIÈRE & C<sup>ie</sup>, droguistes, 12, rue Tupin, Lyon

Envoi franco contre 3 fr. 10 en timbres ou en mandat-poste

Pharmacie du Bât-d'Argent, rue du Bât-d'Argent. — Casimir, 82, avenue de Saxe, et dans toutes les pharmacies.

De l'Abbaye de Saint-Michel

ont trouvé le moyen de guérir les par l'emploi des Dragées à base de Valériane de zinc et des principes actifs du Quinquina, préparées par BAIN, pharmacien-chimiste. — Prix: 3 francs.

Migraines Névralgies Névroses



ÉMISSION

de 2,000,000 de BILLETS d'une LOTERIE autorisée par Arrêté ministériel du 24 Mars 1884 au profit de la Caisse de secours et Pensions de retraite de l'Association.

400,000 FRANCS de LOTS

Déposés à la Casse de France, payables en espèces

DEUX TIRAGES

1<sup>er</sup> TIRAGE 12 MARS 1885

1 Gros Lot de.....	50,000 f.
1 gros lot de.....	25,000 f.
2 gros lots de 10,000.....	20,000 f.
2 lots de 5,000.....	10,000 f.
10 lots de 1,000 fr.....	10,000 f.
30 lots de 500.....	15,000 f.
200 lots de 100.....	20,000 f.
246 lots formant.....	150,000 f.

Les BILLETS qui gagneront à ce 1<sup>er</sup> tirage concourront également au 2<sup>e</sup> tirage.

SECOND ET DERNIER TIRAGE

1 Gros Lot de..... 100,000 f.

et 246 autres Lots formant 250,000 f.

Au total 493 Lots formant le Cinquième du Capital émis, soit 400,000 francs.

On souscrit en envoyant espèces, chèques ou mandats-poste à M. Ernest DETHÉ, Secrétaire général du Comité de la loterie, 36, r. Grange-Batelière, Paris.

HERNIES

« Dès qu'une hernie existe, dit le professeur Malgaigne, il n'y a pas seulement infirmité plus ou moins douloureuse, il y a danger et même danger de mort, puisque des complications diverses peuvent éclater, puisque d'un moment à l'autre la hernie peut s'étrangler. Les statistiques ont démontré que la population des hernieux disparaît quatre fois plus vite que la population ordinaire, qu'après soixante quinze ans il meurt sept fois plus de vieillards hernieux que d'autres. Il est temps que les chirurgiens se décident à donner toute leur attention à cette branche de l'art trop longtemps abandonnée aux fabricants. »

Pour répondre à cet appel du maître, le docteur Choffé, ancien médecin de la marine, a publié un *Traité des Hernies* qui est un guide précieux pour les personnes atteintes de cette affection. Il y décrit avec beaucoup d'autorité la nature de la hernie, ainsi que les complications auxquelles elle donne lieu; il y expose en outre la méthode de traitement qui lui est personnelle et qui lui donne depuis des années de si brillants succès. Dans l'intérêt de nos lecteurs nous avons obtenu du docteur Choffé qu'il enverrait gratuitement son ouvrage à tous ceux qui en feraient la demande par lettre affranchie. Ecrire quai Saint-Michel, 27, Paris. Ajouter 30 centimes en timbres-poste pour les frais d'envoi.

BANQUE GÉNÉRALE DE LYON

8 et 10, rue de la Bourse

SOCIÉTÉ ANONYME. Capital: 4,750,000 fr.

La banque bonifie

Aux dépôts de fonds remboursables	
A vue.....	2 0/0
A CINQ jours de vue.....	3 0/0
A six mois.....	4 1/2 0/0
A un an et au-dessus.....	5 0/0
Escompte. — Encaissement	
Achat et vente de valeurs, Coupons	
Renseignements. Emissions	

AU CHINOIS PAPIERS PEINTS

Soldes exceptionnels, défiant toute concurrence

50 pour 100 de rabais depuis 18 centimes le rouleau

Rue Centrale, 11, entre l'église Saint-Nizier et la rue Dubois.

PEIGNES OBERT

Chez les Coiffeurs et Parfumeurs

L. BOULANGER, éditeur, 83, rue de Rennes, PARIS

DICTIONNAIRE UNIVERSEL ILLUSTRÉ DE LA

GÉOGRAPHIE & DES VOYAGES

COMPRENANT: la description physique, politique, etc., de tous les états, de toutes les contrées de l'Europe; la description archéologique de toutes les villes, villages, hameaux, renfermant des curiosités, des articles détaillés sur les montagnes, les fleuves, les rivières, etc.; des études sur les mœurs et usages des peuples, par une société de gens de lettres, de touristes et de savants, sous la direction de

C. Lucien HUARD

PRIME:

Dans la 1<sup>re</sup> livraison une carte de la Cochinchine et du Tonkin

DICTIONNAIRE UNIVERSEL ILLUSTRÉ DE LA

VIE FRANÇAISE

COMPRENANT: la biographie de tous les Français marquant de l'époque actuelle, l'analyse des œuvres les plus célèbres, la monographie des instituts, académies, l'histoire des principaux théâtres et journaux, etc.; en général, tout ce qui constitue la vie intellectuelle et sociale de la France. Par une société de gens de lettres et de savants, sous la direction de

Jules LERMINA

PRIME:

La 1<sup>re</sup> livraison contiendra le portrait de J. Grévy, la 2<sup>me</sup> celui de V. Hugo, d'après Bonnet.



ON TROUVE à la pharmacie des Terreaux: 9, Lyon:

Sachet préservatif du choléra.....	1 f.
Vinaigre phénique, toilette.....	0 75
Acide phénique parfumé.....	0 75
Phénol parfumé.....	0 75

REMBOURSEMENT des ACTIONS du CRÉDIT GÉNÉRAL FRANÇAIS

et des Actions: Plâtriers de Paris, Moulins de Corbeil, Réassurances Générales, Navigation Havre-Paris-Lyon.

LIRE LE Petit Journal Financier

ORGANE de L'UNION SYNDICALE des PORTEURS de TITRES

SOCIÉTÉ ANONYME. CAPITAL UN MILLION FR.

ENVOI FRANCO D'UN NUMÉRO SUR DEMANDE A M. L'ADMINISTRATEUR 65, rue St-Lazare, PARIS.